

The Lunchbox

Une énième critique de l'authenticité et de l'expressivisme ?

Dabba / Saveurs indiennes,

Inde / France / Allemagne / États-Unis, 2013, 1 h 44

Pierre-Alexandre Fradet

Numéro 290, mai-juin 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71816ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2014). Compte rendu de [The Lunchbox : une énième critique de l'authenticité et de l'expressivisme ? / *Dabba / Saveurs indiennes*, Inde / France / Allemagne / États-Unis, 2013, 1 h 44]. *Séquences*, (290), 56-56.

The Lunchbox

Une énième critique de l'authenticité et de l'expressivisme ?

Il a fait quotidiennement parvenir à son mari un casse-croûte qui finira par être acheminé, par erreur, à un autre homme, Saajan Fernandes. S'amorce alors une série d'échanges entre eux. À mi-chemin entre le mutisme des personnages de *Des Hommes et des Dieux* et de la facon de étourdissante de Slavoj Žižek dans *Žižek!*, *The Lunchbox* donne à voir et à entendre des individus qui s'expriment avec circonspection. D'abord appelés à discuter de tout et de rien (« ce plat-ci est succulent, ce plat-là est très salé »), ils en viennent à aborder des sujets d'importance : la possible liaison du mari d'Ila avec une autre femme, la vieillesse qui frappe sans crier gare.

Alors que Saajan entretient un rapport plutôt superficiel (mais nécessaire) avec Shaikh, assistant de travail maladroit qu'il fréquente tous les jours, il développe une relation profonde avec une femme à qui il ne parle ni ne parlera jamais de vive voix. La distance physique n'est dès lors pas dépeinte dans *The Lunchbox* comme un obstacle aux rapports humains, mais bien plutôt comme le levier d'une conversation potentiellement saine – ce que confirme la relation vécue dans l'invisibilité et la cordialité entre Ila et sa voisine. Tout se passe à vrai dire comme si l'œuvre suggérait que l'acte de s'exprimer n'est *ni un mal ni un bien en soi*, mais qu'il peut être convenablement posé lorsqu'on renonce à une partie de soi-même et coupe vers l'essentiel au moment de converser.

Presque invariablement, on reproche à l'âge de l'authenticité et de l'expressivisme d'exalter l'individu au détriment de la communauté et d'inciter tout un chacun à prendre position sur tous les sujets. On fait rarement observer toutefois que cette critique est devenue si commune qu'elle commence à participer elle-même de l'âge de l'expressivisme, qui trouve l'un de ses points d'aboutissement dans la productivité académique actuelle et dans la prise de parole constante sur les réseaux sociaux. N'est-il pas devenu courant de fustiger les réseaux sociaux sur ces réseaux eux-mêmes et de critiquer la prise de parole constante dans des livres eux-mêmes foisonnants et prolixes (*Naissance* de Yann Moix, pp. 14-17, 33) ? Il en résulte un climat d'hyperactivité critique où l'individu qui s'exprime se sent roi et maître, mais est bien peu disposé en retour à s'adresser le moindre reproche (tout le monde aime à se dévoiler, sur Facebook, sous son plus beau jour).

Rappelant une des lignes de force de *The Lunchbox*, Charles Taylor est d'avis qu'il faut combattre les dérives associées à l'expressivisme sans pour autant éliminer l'ensemble du phénomène comme s'il s'agissait d'un mal en soi. Au lieu de suggérer que notre époque témoigne ou bien

« Restez fidèles à vos convictions et exprimez-vous sur tout, n'importe où et n'importe quand » : c'est à ces deux injonctions que se résument les principes au cœur de l'âge de l'authenticité et de l'expressivisme. Il est devenu courant de caractériser notre époque en disant qu'elle obéit à ces injonctions et qu'elle pêche pour cette raison même. À égale distance entre la plaidoirie naïve et la critique tranchante, *The Lunchbox* se penche sur les phénomènes de l'authenticité et de l'expressivisme et porte sur eux un regard mi-figue mi-raisin.

Pierre-Alexandre Fradet



d'un progrès ou bien d'un déclin généralisé, il considère que toute époque est faite à la fois de progrès et de déclin, de gains et de pertes, selon qu'on l'aborde sous tel ou tel angle. Il nous propose donc de faire le tri entre les gains et les pertes de l'époque expressiviste, dans le but de préciser quoi rejeter et quoi retenir d'elle (*Grandeur et misère de la modernité, L'Âge séculier*, p. 807).

Que conclure de ce tri, opéré autant par Taylor que par *The Lunchbox* ? Force est d'abord d'admettre qu'on ne peut s'interdire de faire valoir ses convictions afin d'avoir un impact sur le monde. Même la critique de l'expressivisme et la valorisation de l'élément collectif impliquent une capacité à s'exprimer, de sorte qu'une certaine forme d'expression paraît nécessaire. Pour concilier à la fois ce devoir d'expression et l'importance d'éviter de verser dans le babil, il semble par ailleurs souhaitable de privilégier l'autocritique, de s'adapter à son interlocuteur et de mûrir ses idées lorsque aucune urgence réelle n'oblige à la prise de parole. Enfin, plutôt que de repérer, comme le font certains élitistes, une source d'amertume et de désenchantement dans la multitude d'opinions que contribue à répandre l'époque expressiviste, pourquoi ne pas y voir la preuve que le grand nombre est capable d'exprimer des convictions réfléchies, malgré ses trop fréquents égarements ?

■ DABBA / SAVEURS INDIENNES | Origine : Inde / France / Allemagne / États-Unis – Année : 2013 – Durée : 1 h 44 – Réal. : Ritesh Batra – Scén. : Ritesh Batra, Rutvik Oza – Images : Michael Simmonds – Mont. : John F. Lyons – Mus. : Max Richter – Son : Stephan Läufer – Dir. art. : Shruti Gupta – Cost. : Niharika Khan – Int. : Irrfan Khan (Saajan Fernandes), Nimrat Kaur (Ila), Nawazuddin Siddiqui (Shaikh), Lillete Dubey (mère d'Ila), Nakul Vaid (Rajeev), Bharati Achrekar (Auntie) – Prod. : Anurag Kashyap, Guneet Monga, Arun Rangachari – Dist. / Contact : Métropole.